



42,195 km. (FREE TO RUN/KEystone/LDD)

## «Spiridon», l'autre maillot orange

**MAGAZINE** Le film de Pierre Morath rappelle l'influence d'une petite revue romande qui, de 1972 à 1989, a fait souffler un vent de liberté sur la course à pied

*Spiridon*, «revue internationale de course à pied», n'a sorti que 111 numéros entre février 1972 et juin 1989 et n'a jamais franchi le seuil des 10000 abonnés. On peut reprendre pourtant pour ce magazine aujourd'hui oublié la célèbre formule de Brian Eno à propos de l'album *The Velvet Underground and Nico* (1966): «Ce disque n'a été vendu qu'à 1000 exemplaires mais tous ceux qui l'ont acheté ont créé un groupe.»

Tous ceux, en Suisse, en France, en Belgique, au Québec et même aux Etats-Unis, qui ont lu *Spiridon* ont créé une course, un club ou simplement un élan de sympathie autour de la course à pied. Souvent, ils étaient reconnaissables dans les pelotons à leur maillot orange qui, comme celui des Pays-Bas de Cruyff à la même époque, symbolisait la liberté, la non-soumission aux règles et à ces officiels qui corsetaient alors le sport dans une vision rigoriste et dépassée.

### Un message révolutionnaire

L'histoire commence en 1972 lorsque deux passionnés de course à pied décident de créer une revue. Le titre, *Spiridon*, rend hommage au vainqueur du marathon des premiers Jeux olympiques rénovés, un modeste berger grec. Il y a Noël Tamini le Valaisan, traducteur de son état et provocateur de nature, et Yves Jeannotat le Jurassien, dont le caractère plus posé, plus poète, colle bien à son statut de professeur de français. Une même passion de la course à pied les anime, le désir d'en promouvoir une vision saine, libre et naturelle les dévore.

Première revue francophone entièrement dédiée à la course à pied (la troisième dans le monde), *Spiridon*

apporte un message révolutionnaire. Les femmes sont interdites de Morat-Fribourg? Tamini invite Kathrine Switzer à venir courir (sous un faux dossard). Les médecins trouvent «laid» une femme en baskets? Il titre: «Belle, parce qu'elle court», avec une photo que l'on jugerait aujourd'hui plus digne de *Lui* que de *Running Romand*. Dans le film, l'ancien correspondant américain Norbert Sander rappelle que «Noël Tamini était un excellent photographe». «Il était coureur, il montrait ça de l'intérieur», se souvient Christian Liégeois, le correspondant belge.

Courir s'intègre dans une philosophie du sport, répond à l'éthique de la pureté. La course à pied est vue comme une expérience intime, profonde, quasi mystique. Elle est appropriée à tous: femmes, enfants, vieux, dilettantes. La revue et ses disciples se font accuser de «tuer l'athlétisme», alors qu'ils ne rêvent que de lui rendre sa liberté. Les «sans-licence» sont les sans-culottes du peloton. Le magazine inspire, conseille, fédère, documente, oriente, renseigne cette communauté qui ne cesse de grossir. Des dizaines de clubs *Spiridon* voient le

jour, des centaines de nouvelles courses se créent (dont Sierre-Zinal, l'Escalade, le GP de Berne, les 20 km de Lausanne), des milliers de maillots orange battent le bitume ou les chemins de terre.

### Assimilé à une religion

C'est un réseau social avant l'heure, avec un supplément d'âme que Bastien Vonlanthen, auteur en 2012 d'un très intéressant mémoire de maîtrise à l'Université de Neuchâtel, n'hésite pas à assimiler à un mouvement religieux. *Spiridon* est «la bible du coureur à pied», ses grands prêtres font du prosélytisme. Il n'y a toutefois pas de vérité révélée. Les contradictions parcourent la revue, qui s'en fait l'écho et ouvre largement ses colonnes à l'autocritique et aux débats. Pour ou contre la compétition? Faut-il rétribuer les coureurs?

Le titre a toujours été déficitaire, malgré les appels aux dons, l'encouragement constant aux abonnements de soutien, la vente de produits dérivés (dont le fameux t-shirt). En novembre 1985, *Spiridon* devient *Foulées*, puis retrouve son titre original en février 1987, jusqu'à l'arrêt, en juin 1989. Dans le film de Pierre Morath, Noël Tamini justifie la mort de *Spiridon* par la volonté de ne pas faire un énième magazine sur «comment courir le marathon en trois heures». Le travail de Bastien Vonlanthen démontre pourtant que cette approche est présente dès le début.

Les années 1980 sont celles de la perte des illusions. On ne veut plus changer le monde, seulement enjouir autant que possible. On court pour prendre du plaisir, sans autre considération philosophique. *Courir, Footing et Jogging international* viennent marcher sur les plates-bandes de *Spiridon*, qui ne survit pas à son propre succès. Comment rester underground quand on est devenu mainstream? ■ L. FE



## Le souffle de l'épopée fait courir le bouche-à-oreille

**PROJECTION** «Free to Run» a été présenté lors de nombreuses avant-premières. «Le Temps» a assisté à l'une d'elles, à l'Institut Lumière de Lyon

La sortie en salles de *Free to Run* a été précédée – «préparée» serait le terme approprié – par de très nombreuses avant-premières. Toutes ou presque ont fait salle comble et atteint leur but: mobiliser la «communauté running» pour que le bouche-à-oreille porte le film comme le public porte le marathonien menacé d'essoufflement. La plus prestigieuse de ces séances s'est déroulée le 23 janvier à l'Institut Lumière de Lyon.

Rue du Premier-Film, dans le VIII<sup>e</sup> arrondissement, la projection a lieu un samedi matin dans le hangar d'où l'on voit sortir les ouvriers sur le film

fondateur des frères Lumière en 1895. Le maître des lieux, Thierry Frémaux, par ailleurs délégué général du Festival de Cannes et passionné de sport, a invité Pierre Morath à la troisième édition de son festival Sport, Cinéma et Littérature. *Free to Run* est à l'affiche, entre *Gentleman Jim*, une nuit *Rocky* et *La Légende du grand judo* de Kurosawa. Le cadre est prestigieux (chaque siège porte le nom d'un réalisateur, beaucoup ont une plaque à leur nom à l'extérieur), le parterre tout autant.

Frémaux présente le réalisateur «franco-suisse», puis *Free to Run*, pour lequel «nous avons eu un coup de cœur. Philippe Torretton, que j'ai croisé à Paris récemment, était très fier d'y avoir participé.» «Il a lui-même fait pas mal d'athlétisme, du cross et des lan-

cers», explique Pierre Morath, toujours soucieux de précision.

### Les a priori des années 1960

Moteur. Le public rit aux énormités assénées avec aplomb par les médecins des années 1960, qui affirment que courir longtemps «réduit de vingt ans l'espérance de vie» ou «fait tomber

**«Ce film raconte une histoire méconnue dans toute sa dimension, y compris critique»**

THIERRY FRÉMAUX, DIRECTEUR DE L'INSTITUT LUMIÈRE DE LYON

l'utérus», et découvre avec étonnement les images d'archives de ces pionnières que des officiels tentent d'extraire des pelotons de Boston ou de Morat-Fribourg. Il tombe sous le charme du charisme incandescent de Steve Prefontaine et celui, tout de sagesse et de malice, de Noël Tamini. Il se prend en pleine face le souffle du Coliseum de Los Angeles en 1984 lorsque l'Américaine Joan Benoit y pénètre en tête du marathon olympique féminin, puis la puissance évocatrice de Boris Acquadro commentant vingt minutes plus tard l'arrivée zigzagante de Gabriella Andersen-Schiess.

Lorsque la salle se rallume, Pierre Morath est très longuement applaudi. «Ce qui est formidable dans ce film, c'est qu'il raconte une histoire méconnue et qu'il la raconte dans toute sa

dimension, y compris critique», s'enflamme Thierry Frémaux. «La conclusion est merveilleuse et donne encore plus d'intelligence au film», ajoute Benoît Heimermann, cofondateur de la revue *Desport*. L'ancien sélectionneur de l'équipe de France de football Gérard Houllier juge le film «instructif et émouvant». Les spectateurs veulent en savoir plus sur Noël Tamini, sur la fabrication du film, sur la collaboration des membres du New York Road Runners, club organisateur du marathon de New York. Thierry Frémaux se tourne vers l'assistance: «Combien d'entre vous sont venus ce matin par intérêt pour le running?» Les deux tiers de la salle lèvent la main. Autant de convertis qui vont aider à porter *Free to Run* sur la route de son public. ■ L. FE

1975

### Steve Prefontaine (1951-1975)

Il était le James Dean du running. Parce qu'il est mort trop tôt, à 24 ans, d'un accident de voiture. Parce qu'il était habité par un charisme qui foudroie encore quarante ans plus tard. Parce qu'il détenait les records américains au moment de sa mort. Parce qu'il venait de fonder un circuit professionnel pour que les athlètes ne soient pas les laissés-pour-compte du système. Parce que sa moustache et ses longs cheveux en firent le premier hippie de la course à pied. Parce qu'il fut le premier athlète sponsorisé par Nike, et demeure le seul à avoir sa statue devant le quartier général de la firme à Portland. ■ L. FE



1976

### Fred Lebow (1932-1994)

Piètre coureur qui se joint aux pionniers du running dans les années 60, il est celui qui aura l'idée d'un marathon en pleine ville, à Central Park, en 1970. En 1976, il comprend que le marathon peut unir la ville, lui transmettre son énergie et organise le tracé actuel à travers Big Apple. D'autres se seraient contentés de ce succès mais lui devine le potentiel exceptionnel du marathon de New York, qu'il fait passer en trente ans de 55 participants à plus de 43000. Fred Lebow a inventé ou appliqué la quasi-totalité des services que proposent aujourd'hui les marathons du monde à des millions de coureurs. ■ L. FE



1984

### Joan Benoit (1957-)

Grâce à Kathrine Switzer et à Monique Berlioux, directrice du CIO, le marathon féminin entre en 1984 au programme olympique lors des JO de Los Angeles. Le petit bout de femme à peine marqué qui pénètre en vainqueur dans le Coliseum, c'est elle. Dans le tunnel qui mène de la rue au stade, Joan Benoit a brièvement pensé à rester là, à se cacher, à ne pas finir cette course qu'elle allait gagner, de peur de devenir une icône. Première femme championne olympique du marathon, elle n'a pas voulu d'un rôle à la Switzer. Mais son exemple et son image ont suffi à populariser la course à pied auprès des femmes. ■ L. FE

